

**Le train ne peut partir
que les portes fermées**

Paul Marram

Paul Marram

Le train ne peut partir que les portes
fermées

© Paul Marram, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7761-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je ne m'y habituerai jamais. Tous les soirs, je suis en retard à la crèche. Il y avait bien cette dame, la voisine, mais je n'avais pas confiance. Alors, je cours pour éviter les reproches de la directrice. Je suis sûre qu'elle critique les parents dès qu'ils ont le dos tourné et qu'elle se moque des enfants. C'est tout à fait le genre. Le RER me rappelle que je travaille trop loin de chez moi, que c'était une mauvaise idée de choisir ce bureau d'études à la Défense. Pourquoi je m'énerve comme ça ? Je ne supporte plus rien. Je ne vais pas bien. Ça fait longtemps que je ne vais pas bien. Je ne vais pas bien depuis l'arrivée de Bébé, ça, c'est certain. Mais avant ? Je pourrais creuser très profond pour expliquer mon mal être mais je déteste les gens qui schématisent leur histoire, c'est trop facile de dresser le portrait d'une famille dysfonctionnelle et de se cacher derrière des traumatismes douteux. Pas besoin de compliquer les choses : c'est l'arrivée de Bébé qui m'a rendue comme ça, aussi pessimiste, aussi désagréable, un point c'est tout. Pas lui en tant que personne bien sûr mais la vie qui s'est construite autour de ses besoins et de ceux de son père aussi, il faut bien le dire. Pourquoi la colère remonte ce soir particulièrement ? À cause du RER peut-être, de ce qu'il représente... J'ai raté mon train on dirait... Il est passé plus tôt où il est en retard ? Hier soir aussi, je l'ai laissé filé, la faute à Gérard, il est venu au moment précis où je partais. Il le fait exprès. Il se pointe tranquillement à cinq heures et demie pour me parler de toutes sortes de choses qui pourraient très bien attendre le lendemain. Mais, Gérard n'est pas responsable de l'organisation désastreuse de ma vie, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. J'ai fait des choix. Eugène pourrait m'aider lui aussi, c'est vrai, s'il allait chercher Bébé une ou deux fois par semaine pour me permettre de souffler, j'apprécierais beaucoup... Mais, il est comme il est. Je ne sais plus qui a dit, n'épousez pas un homme si vous espérez le changer... Je n'ai jamais entretenu cette illusion. Quand même, il faut l'avouer, j'attendais un petit effort de sa part... J'ai eu droit à un petit effort, en effet. J'ai cessé d'en demander davantage, c'est peine perdue. Il bloque. Ses parents vivent toujours ensemble après trente ans de mariage, il ne peut pas comprendre, il ne voit pas les failles relationnelles. C'est le propre des enfants de divorcés, cette anxiété, cette vigilance pathologique qui leur fait croire à tout moment que leur couple se fissure et qu'il faut réparer, tout de suite, avant que ça ne tourne mal. Les autres, les enfants des couples immuables, ils n'éprouvent pas ce sentiment d'urgence. Enfin, il me semble. Quarante-cinq. Le train arrive enfin. Quelle foule... C'est vraiment pénible. À sept heures, il y avait moins de monde. Je dois arrêter avec ça. Avant, c'est fini. Maintenant, il y a Bébé, la crèche. Et que je te bouscule, et que je te marche sur les pieds... Ces types qui

poussent les autres à coups de sacs à dos, ils me donnent des envies de meurtre... En vérité, je supporte, je m'éloigne et je me tais. On pourrait dire que c'est l'image de toute ma vie, ce retour à la maison, noyée dans la foule. Autour de moi, je ne vois que des indécents, j'ai des pensées horribles et je me réfugie dans le silence. Il faut supporter les gens qui sentent mauvais, les grosses tortues malpolies, les mains baladeuses, les bouches pourries, les engins pleins de boue... S'éloigner, intérieurement, mettre de la distance et enfin, prendre sur soi. Dans cette masse d'humanité, j'esquive les problèmes, j'évite les gens, je fais comme je peux, je ferme ma bouche. Tout est là. Je me rappelle que je ne suis pas à ma place, que j'en ai assez, que je veux changer et je me tais... Depuis Bébé, je suis à cran. Je ne sais pas pourquoi je me complais dans ces débats intérieurs oiseux pour savoir quel événement ou quelle personne est à l'origine de ce mal-être, ça ne sert à rien. Il y avait un terrain favorable depuis longtemps, depuis mon histoire avec Adam. Je n'aurais pas de place assise bien entendu. Je vais tenir jusqu'à Nation. Au moins, je ne suis pas écrasée contre un gros type, comme hier soir. Je pouvais sentir l'air chaud qui sortait de ses narines et me polluer le cou. Je suis certaine qu'il avait envie de se frotter... Mais, il ne l'a pas fait. Quand nos regards se sont croisés, j'ai deviné. À chaque fois, c'est pareil... Je suis sûr qu'il y pensait. Je me trompe peut-être, je ne suis pas le centre du monde non plus. Où commence l'agression ? Je n'ai pas de doctrine très précise sur ces questions, je dois l'avouer. Pour l'instant, il y a cette odeur de pieds et de vêtements sales qui me gêne... Ça doit être ce type près de la fenêtre. Il a les cheveux gras. On arrive à Charles-de-Gaulle. Je préfère encore fermer les yeux. Si je pouvais seulement rêver à mes rivières... Impossible, je soliloque en pensant au travail, à l'argent, à ce qu'on m'a dit ou caché, je n'arrête pas. Comment échapper à ce ressassement ? Parfois, ça va loin, j'en tremble, des crises subites me secouent tout le corps, je suis bouleversée. Je n'étais pas comme ça avant. C'est Bébé qui a changé mon métabolisme. La mauvaise heure, c'est trois heures du matin... Eugène ronfle, Bébé pleure et moi, je me réveille en sursaut. Ma première pensée est toujours pour le boulot. Un client mécontent, un plan à refaire... Puis, les cris de mon enfant s'imposent. Je tends l'oreille. Il est juste à côté de notre lit... Je cherche en moi le courage de me lever et je retrouve immédiatement le pêle-mêle de mes tourments, Bébé, le travail, Eugène... Toutes les nuits, j'ai un nouveau motif d'anxiété, je le jette dans ce bûcher qui ne s'éteint jamais, je me répète les mêmes phrases, je ressens les mêmes frustrations, je n'en peux plus. Alors, je me lève, je change Bébé, il se rendort et je m'assieds dans la cuisine, je suis crevée mais je ne peux pas dormir.

L'autre jour, j'ai pleuré, comme ça, pour rien... J'ai pleuré d'épuisement. Je le savais, on m'avait prévenue... Je ne dirais pas que je suis insomniaque. Quand ce n'est pas Bébé, ce sont mes angoisses qui me réveillent. Elles s'agitent tellement qu'à un moment mon corps dit stop ! Ça suffit ce chahut ! Vous descendez, moi, je ne gère plus... Je peux rester comme ça deux heures en pleine nuit dans la cuisine à attendre d'avoir sommeil. Au petit matin, je m'effondre... Une heure après, c'est le début de la journée. Je supporterai de me réveiller la nuit si seulement je pouvais échapper à mes obsessions. Mais, ce n'est pas possible. Dès la première seconde, une pensée négative surgit, puis une autre se presse derrière elle... La boucle mentale, infernale... Je n'étais pas comme ça avant, c'était différent, j'avais des moments de libre... C'est drôle, enfin, si on veut, à chaque fois, que je vois le panneau qui indique la correspondance pour la ligne 2 à Charles-de-Gaule, je pense au projet d'Eugène et je soupire de soulagement. Heureusement qu'on n'habite pas à Barbès... Un tracas de moins... C'était son idée, louer un taudis pour économiser de l'argent et acheter une maison en province... Quelle idée géniale... Moi, je voulais habiter près de chez maman, dans le quatorzième. Mais, Eugène tenait absolument à me prouver que j'avais des préjugés. Je me souviens de cet appartement qu'il m'a fait visiter à Château-Rouge, rue de Panama... Quelle horreur... Un minuscule deux pièces dans un immeuble qui sentait l'urine de chat... Vraiment, ce n'était pas possible. Et puis, moi, je pensais déjà à Bébé, à l'avenir. Eugène, il ne voulait pas mettre d'argent dans un loyer, le reste, il s'en moquait. Le problème, ce n'est pas tellement le quartier, mais ce que je pensais des gens. Dans le vingtième, c'est plus calme, il y a moins de monde, un peu comme dans le quatorzième. La perspective de ne pas avoir de place en crèche me rendait très agressive, irritable. Le discours lénifiant d'Eugène n'arrangeait rien. Pas de place en crèche, cela signifiait que j'allais m'arrêter de travailler, ni plus ni moins. Quand il s'énervait, c'était après moi qu'il en avait parce que j'étais furieuse d'apprendre que des gens obtenaient ce que je voulais. C'était un combat à mort... J'avais juste le droit de payer des impôts alors qu'eux... Passons. Je reprochais au système de me mettre dans cet état d'agressivité, j'en voulais aussi à Eugène de ne pas me soutenir. Pourquoi je pense à tout ça ? La correspondance pour la ligne 2... J'ai réussi à convaincre mon mari de prendre cet appartement rue d'Avron. Il ne l'aime pas, moi non plus. Nous sommes d'accord pour partir, un jour, mais en attendant, nous habitons là... Le quartier est calme, c'est tout près de Nation. On approche. Cinquante-cinq. Je ne suis pas encore en retard. Avec un peu de chance, j'arriverai quelques minutes avant la fermeture et

j'aurais droit au sourire crispé de la directrice. Je n'étais pas aussi intolérante avant... Avant quoi ? Avant la crèche ? Non, cela remonte à plus loin. Dès que je suis sortie du microcosme de la vie étudiante, presque immédiatement, je me suis révoltée. Je ne voulais pas trouver un travail. Je ressentais une vive contrariété, générale, imprécise. Je n'aimais pas le fonctionnement du monde professionnel... J'habitais encore chez maman. Le matin, je sortais du lit avec beaucoup de difficulté et, souvent, je me recouchais, déprimée. Consulter les offres d'emplois me demandait un effort énorme. Je suis restée combien de temps comme ça avec mes diplômes, à me prendre des claques dans la figure ? Presque un an. J'ai fini par trouver quelque chose et je me suis promise de ne plus changer de travail. Quel humour. Vers vingt-huit ans, il y a eu Eugène, j'ai baissé la garde, j'ai cessé de me battre, c'était plus facile. Quand il me froissait, je prenais sur moi, je me rappelais à quel point je n'aimais pas décider, combien de fois je m'étais retrouvée toute seule, le cœur vide, presque dégoûtée par mes propres désirs. Tiens, j'ai passé Auber sans même m'en rendre compte. Il y a vraiment beaucoup de monde aujourd'hui. On est tellement serrés que je pourrais faire un malaise. Ça ne manque jamais, il y a toujours quelqu'un qui flanche... La dernière fois, je suis arrivée avec vingt minutes de retard. La batterie de mon téléphone n'a pas tenu. Il y a des jours comme ça où tout va de travers. Eugène a fini par quitter son bureau en catastrophe. Quand il est rentré, il m'a crié dessus parce que la crèche était fermée et que j'étais injoignable. Il ne m'a pas demandé si j'allais bien. On arrive aux Halles. Il y a beaucoup de mouvement, avec un peu de chance, je pourrais m'asseoir... Non, manqué, cette fois encore. Je crois que je suis plus fatiguée par mes voyages quotidiens que par mon travail. Je le pressentais... Je ne voulais pas rentrer dans la vie active. J'ai prolongé mes études pour ne pas sentir ce joug de plomb tomber sur mes épaules. Je n'étais pas prête. C'est vrai qu'il y avait tout un contexte aussi. Déjà, j'étais seule. Pas complètement seule puisque je vivais encore chez maman mais je ressentais ma solitude comme un échec existentiel. Il faudrait plutôt parler d'invalidité mais je n'ose pas. J'étais jeune, en bonne santé, je n'étais pas invalide. Pourtant, je me trouvais dans un état de détresse si profond que je me sentais quasi-invalide. Une arrogance en moi, celle de la bonne élève, de la fille qui a fait des études, me poussait à sermonner l'incapable qui traînait en pyjama. J'étais les deux personnes à la fois, la feignante et son juge impitoyable, aigri par les faiblesses répétées de ce double qui ne tenait pas ses promesses. Après un entretien particulièrement éprouvant, je me suis révoltée, je suis allée au BHV et j'ai acheté une bombe de peinture rouge. Mais, je n'ai jamais écrit « salauds » en

bas de l'immeuble de la rue de Ponthieu comme j'en avais l'intention. Je suis repartie au combat, j'ai passé d'autres entretiens, j'ai pris rendez-vous chez le coiffeur, j'ai modifié mon CV, j'ai agrandi ma photo, supprimé « lecture » de mes loisirs préférés et j'ai fini par trouver du travail. Il faut jouer le jeu. Cela fait longtemps que je ne vais pas bien mais c'est depuis la naissance de Bébé que je vais vraiment mal... Les causes sont profondes, je le sais. Maintenant, il y a cette femme qui se frotte contre moi. C'est dégoûtant. Et je n'ai toujours pas de place assise. Je suis tellement stressée par les transports que j'en oublie l'essentiel, la joie de retrouver Bébé. Certains soirs, la fatigue emporte tout, je tiens sur les nerfs. Je ne sais pas pourquoi je me stresse comme ça, je crois que je réagis par un réflexe de survie. C'est grave quand même. Eugène ne me soutient pas... Il m'a proposé plusieurs fois d'aller chercher Bébé mais si mollement que je n'ai pas insisté. Malgré cette vie de somnambule, je peux affirmer que je suis très heureuse de retrouver mon enfant, nous nous comprenons très bien. Quand, je lui donne son bain, c'est notre moment à nous ; c'est vrai aussi que je me casse le dos quand je suis penchée dans la baignoire, il devient de plus en plus lourd. J'étais peut-être trop âgée pour avoir un bébé, déjà usée... Je pourrais reprocher à cette société patriarcale de ne pas préparer les femmes de trente-quatre ans à la maternité mais je ne le ferai pas, j'ai ma dignité. Que faut-il en penser ? C'est fou. Je me projette dans l'esprit des gens et le juge intérieur remet ça... Ma mère, ma grand-mère, elles ont attendu, elles aussi pour avoir un enfant, un peu moins que moi sans doute, mais c'était une autre époque... Je ne sais pas comment elles ont vécu leurs grossesses. Maman ne m'a jamais dit clairement que j'étais un enfant désiré. « C'est arrivé... » Oui, c'est arrivé. Par contre, elle a été beaucoup plus franche quand j'ai rencontré Eugène. Il vivait à Nantes, moi à Paris... Il ne voulait pas revenir... Il y avait mon histoire avec Peters aussi. J'ai cru qu'on allait rompre à plusieurs reprises. La différence avec les autres couples, c'était moi et mon secret, je le sentais, mais je ne pouvais rien dire. Pourtant, le problème paraissait très ordinaire en apparence : trente ans, un mec à Nantes, un job à Paris, comment vivre en couple ? Finalement, Eugène a trouvé un travail à Paris, nous nous sommes retrouvés. Le vrai problème, c'est que je n'étais pas du tout prête. Quand je suis tombée enceinte, je n'y croyais pas, je pensais à une erreur. Pourtant, j'avais une vie sexuelle. Eugène me rentrait dedans, donc, je pouvais tomber enceinte. Je n'ai pas fait le lien. Il ne s'agissait pas d'un déni de grossesse mais plutôt un déni de vie sexuelle. Personne ne dit ça. Après tout, c'est peut-être à cause d'Adam. Je vivais divisée, partagée, entre le haut le bas, la tête et la vulve. La tête ne faisait pas l'amour

alors forcément la pilule marchait moins bien... Je me souviens de ce que me disait ma mère, de cette petite phrase qui revenait sans cesse... En présence d'Eugène, elle ne disait rien, mais, quand nous étions seules, j'avais droit à cette plainte qui masquait un reproche, un blâme. « Plus tu attends, plus ça sera difficile. » « Ça », je ne savais pas ce que c'était exactement, je ne demandais pas... La maternité ? La vie de famille ? Les nuits hachées par les cris ? Une sexualité assumée ? Un ensemble, plutôt. Je lui en garde rancune. Elle savait très bien qu'Eugène vivait à Nantes. Et puis, je n'étais pas un cas isolé, un phénomène. Toutes les filles que j'ai connues ont eu un enfant après trente ans. J'étais comme les autres. Un tout petit peu en retard mais pas très en retard. En fait, je n'étais pas comme les autres mais elle l'ignorait. Parce que moi, à vingt-huit ans, j'étais encore vierge, même si j'étais une fausse vierge, et ce détail changeait beaucoup de choses. Compte tenu de mes difficultés, de mon retard à l'allumage, je m'en suis pas mal sortie. Je ne veux rien reprocher à ma mère, sincèrement, je n'ai absolument rien à lui reprocher. Elle ne pouvait pas savoir. C'est moi qui ai déraillé pendant toutes ces années entre Adam et Eugène. Depuis, je fais les choses comme il faut, je suis une femme mariée, j'ai un époux, un enfant. Sauf que ça ne va pas. Est-ce que j'aime encore Eugène ? Si je me pose la question c'est qu'il y a un doute et même une incertitude, l'ai-je jamais aimé ? Peut-on aimer froidement ? Il me semble parfois que j'ai fait un mariage arrangé, une union parfaite sur le papier qui me laisse solitaire, désenchantée. Voilà le bilan... Gare de Lyon... Quelle heure il est ? Dix... Encore cinq minutes. Les gens descendent, on respire enfin. Je ne supporte plus cette vie parisienne. Ça tourne à la claustrophobie, à l'agoraphobie... Le matin, ça va encore, mais le soir... Les gens puent. Et puis, c'est vexant de se retrouver parmi les autres, insignifiante, anonyme. Il suffit d'une pensée déviante pour quitter le cours de sa vie, devenir folle... Pensée déviante que je m'interdis, cela va de soi, mais elle rôde en moi comme un de ces types louches qui traînent dans les rues et qui peuvent devenir agressifs pour un oui ou pour un non. Prochain arrêt Nation. Je ne serai peut-être pas en retard finalement... Je reconnais ce bruit, enfin ce vacarme, on se rapproche de la station. Avec les secousses, mon ordinateur me fait mal, la lanière est étroite, il est trop lourd. Je ne m'en sers jamais mais je le prends quand même avec moi. Je pourrais aussi bien le laisser sur mon bureau, je crois qu'on ne m'en tiendrait pas rigueur. Mais, j'ai ce carcan mental du paraître, il faut avoir l'air de quelque chose... Ce soir, j'ai si mal à l'épaule que je me sens capable de l'oublier dans le train, sans le faire exprès, n'importe où. Je ne peux pas non plus l'accrocher en bandoulière, c'est trop

gênant. J'ai quand même demandé à mon médecin ce qu'elle en pensait, elle m'a répondu, « Je n'en pense rien. Laissez votre machine au bureau si elle vous pèse tant que ça ». L'air de dire, vos problèmes sont très simples, vous m'emmerdez avec vos questions. Ce n'était pas très gentil, j'ai eu envie de lui rétorquer qu'elle avait perdu une patiente, mais j'ai fermé ma bouche, comme d'habitude. Je ne rétorque jamais, sauf dans mes conversations imaginaires. Voilà Nation. Il y a vraiment trop de monde, le vendredi soir, et puis, la foule est différente, c'est plus mélangé. Ce n'est pas seulement à cause des valises. Les gens ne sont pas les mêmes que les autres jours, ils sont impatients de quitter la ville, ça crée un sentiment d'injustice. Eugène et moi, nous sommes très différents. Entre nous, les malentendus s'accumulent, ils se multiplient. Ça me fait peur, comme ces maladies inévitables, dégénératives. Je crois que le problème est déjà là mais qu'on ne l'identifie pas encore, on l'appelle « Discussion » ou « mise au point ». En fait, nous ne sommes d'accord sur rien. Il faut dire qu'au début, je cédaient tout le temps, j'avais même du plaisir à le laisser décider, j'en avais tellement marre de me bagarrer avec la vie. Mais, j'ai changé. Le meilleur exemple, ce sont les vacances, lui, il veut rentrer à Nantes ou bien partir loin, où il fait chaud, dans des hôtels clubs. Moi, je rêve de Berlin, de Prague, de visiter des musées, enfin, j'aimerais bien... J'ai fini par deviner qu'il associait ces moments à une intensification de sa vie sexuelle. Je n'avais pas compris au début, je veux dire, le côté systématique, programmé, de sa libido. Avec Bébé, tout a changé. Pour moi surtout, parce que, lui, il est toujours pareil. Je ne dis rien. Pendant très longtemps, je n'avais personne, je restais enfermée dans ma tour, je n'ai pas oublié la solitude, les soirées tristes. Je ne ressens plus grand chose depuis ma grossesse. Eugène me remplit, je joue mon rôle, sans passion, je pense à Bébé. J'ai toujours eu un problème avec l'intimité. Toujours, ça veut dire depuis Adam ? Peut-être pas. Ce côté imbaisable, il vient de loin. Tiens, ils ont changé les publicités dans le couloir. Des cocotiers, des plages de sable blanc. C'est pour cette raison que j'ai pensé à nos voyages... Je ne m'en suis même pas rendue compte. Les voyages, les ardeurs de monsieur, mes réticences, mes phobies... Je ferais mieux de me dépêcher. Bientôt quinze. Hier, je suis arrivée à dix-huit heures vingt-neuf... Bonne dernière. Les lumières étaient éteintes, Bébé jouait dans la petite pièce où l'on met les poussettes. La directrice m'attendait pour partir. La honte. Je m'en voulais d'être en retard... Elle voit bien que je fais le maximum mais elle s'en moque, ce n'est pas son problème. Je suis certaine qu'elle refuse de modifier les horaires pour des raisons personnelles... Où vont tous ces gens le vendredi soir ? Ils devraient disparaître dans les gares et laisser